

SILVAIN  
COMÉDIE

EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR M. MARMONTEL, de l'Académie Française.

La musique est de M. GRÉTRY.

Représentée pour la première fois, par les  
Comédiens Italiens, le 19 Février 1770.



FR. NIC. MANSKOPFSCHES  
MUSIKHISTORISCHES  
MUSEUM. FRANKFURT AM  
A P A R I S ,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande ; N<sup>o</sup>. 64.

# PERSONNAGES.

DOLMON, Pere.

DOLMON, Fils aine sous le nom de Silvain.

DOLMON, Fils cadet.

HELENE, Femme de Silvain.

PAULINE et LUCETTE, Fille de Silvain et d'Helene.

BAZILE, jeune Villageois



---

*L'action se passe devant une maison de paysan, vis-a-vis  
de laquelle est un petit bois.*

# SILVAIN, COMÉDIE.

## SCÈNE PREMIÈRE.

SILVAIN, *en paysan chasseur, un fusil à la main*; HELENE.

HELENE.

**D**is-moi donc, mon ami, dis-moi ce qui t'afflige ;  
Tu te caches de moi : tu crains que je n'exige  
Un aveu, que ton cœur laisseroit échapper.

SILVAIN.

Ma femme, ce n'est rien, non ce n'est rien, te dis-je  
La chasse va me dissiper.

HELENE.

Au moment de donner ta fille.

Au fils d'un simple villageois,

Tu te rappelles, je le vois,

Ta naissance, les biens dont jouit ta famille.

Je t'ai couté bien cher !

SILVAIN.

J'ai fait ce que j'ai dû,

Tu me tiens lieu de tout, et je n'ai rien perdu.

Je te donnai ma foi sans l'aveu de mon père :

Voilà ma seule faute : il m'en a trop puni !

Il m'a deshérité, banni,

Laisse tomber dans la misère ;

Mais eût-il été plus sévère,

D'indissolubles nœuds avec toi m'ont uni ;

Et mon cœur les chérit autant qu'il les révère.

Quant à ce mariage entre nous résolu,

Je suis loin d'en rougir ! et que fait la naissance ?

A-t-elle un plus beau titre, un droit plus absolu,

Que le titre et les droits de la reconnaissance ?

Je dois tout à ces bonnes gens :

Quand mes mains au travail n'étoient pas endurcies ;

Leurs généreuses mains ont labouré nos champs :

Je n'ai vu que par eux nos peines adoucies.

Moi, mes enfans, toi-même, inconnu, délaissés,

Avant d'avoir appris à travailler pour vivre,

Nous périssons ; leur soins, leur secours pressés

Dans notre solitude ont bien voulu nous suivre :

J'ai trouvé chez eux la pitié,

Mais la pitié sans honte, et si noble, et si tendre,

SILVAIN,

Et si semblable à l'amitié,  
Que mon cœur a pu s'y méprendre.

HELENE.

Non, pour eux, mon ami, tu ne peux faire assez.  
Mais ne me laisse pas dans mon inquiétude.

J'ai de ta confiance une douce habitude ;  
Je l'ai depuis quinze ans passés.

SILVAIN.

Nos cœurs cesse de s'entendre,  
Lequel des deux est changé ?

Ah ! ton père est-il vengé ?

Nos cœurs cessent de s'entendre ;

Lequel des deux est changé ?

Non ! ce n'est pas le plus tendre,

Non, non, ce n'est pas le mien.

Ah ! je tremble. Est-ce le tien ?

Quand ma main séchoit tes larmes ;

Quand ta main séchoit mes pleurs,

Tout avoit pour nous des charmes,

Qui, tout, jusqu'à nos malheurs.

Nos cœurs cessent de s'entendre, etc.

SILVAIN.

Non ma confiance est la même ;

Mais il est si cruel d'affliger ce qu'on aime.

HELENE.

Afflige-moi plutôt ; mais ne me cache rien.

SILVAIN.

Il faut t'obéir. Tu sçais bien

Quel étoit le Seigneur de la terre ou nous sommes ?

Juste et bon, il aimoit les hommes ;

Du pauvre laboureur il étoit le soutien.

« Mes enfans, disoit-il, je veux que dans ma terre

» L'homme recueille en paix les fruits qu'il a semés.

» Les animaux vous font la guerre ;

» Vous ne serez point désarmés. »

Que chacun dans son champ se garde et se défende ;

Je cède à tous les mêmes droits :

Je veux qu'ici l'on ne dépende

Que de Dieu, du prince et des loix.

C'est ainsi que pensoit cet homme respectable.

HELENE.

Hé bien ? SILVAIN.

Nous le perdons.

HELENE.

Ah ! je sens comme toi,

Que c'est un malheur véritable.

S I L V A I N.

C'en est un, chere Héleue, oui c'en est un pour moi.  
Dans sa terre aujourd'hui sçais-tu qui lui succede ?  
Mon pere.

H E L E N E.

Juste ciel !

S I L V A I N.

C'est à lui qui la cede :

Mon frere en sera possesseur.

Je ne l'ai vu qu'on son bas âge.

Mais des bontés d'un pere indigne ravisseur,  
Et faisant de ses dons le plus honteux usage,  
Il a de ses vieux ans corrompu la douceur :  
Et par son arrogance il est dans le Village,  
Annoncé comme un oppresseur.

Il arrive avec faste, il commande, il menace ;  
On dit même qu'il veut interdire la chasse.

H E L E N E.

Qu'allons-nous devenir ?

S I L V A I N.

Nous nous aimons toujours.

Quel que soit notre asyle, avec un peu de peine,

Nous aurons encor des beaux jours :

Rassure-toi, ma chere Héleue.

Marions notre fille ; et sur-tout n'allons pas.

Affliger nos amis au moment de la fête.

Donne à la pauvreté l'air d'une aisance honnête.

Je vais chasser pour le repas.

H E L E N E.

Tu viendras bientôt ?

S I L V A I N.

Je ne vais qu'à deux pas.

( Elle rentre dans la maison. )

S C E N E I I.

S I L V A I N, seul, la suivant des yeux.

Q U E l'amour donne de courage !

Le travail, l'indigence, elle a tout enduré ;

Et jamais un moment elle n'a murmuré.

Mais lui ferai-je encor essayer cet orage ?

Non, il vaut mieux nous éloigner :

Ici tout me feroit connoître ;

Je serois découvert ; et je veux m'épargner

La honte, et la douleur de l'être.

Je puis braver le coups du sort,  
 Mais non pas les regards d'un pere.  
 Pour m'exposer à sa colere,  
 Non, mon cœur n'est pas assez fort.  
 La nature en vain me rappelle;  
 Je sens une frayeur mortelle  
 Repousser mon cœur gémissant.  
 Pour un fils sensible et rebelle,  
 Un pere est un Dieu menaçant.  
 Je puis braver, etc.

Bois naissans, que je plantai,  
 Champ, que j'ai rendu fertile,  
 Humble toit que j'habitai,  
 Humble toit, qui fut l'asyle  
 De l'amour et de la paix :  
 Quoi ! vous quitter pour jamais ;  
 Oui : loin de vous je m'exile.  
 Je puis , etc.

## S C E N E I I I.

HELENE, PAULINE, LUCETTE.

*Lucette porte deux chaises, l'une pour sa mere, et l'autre pour sa  
 sœur ; elle les place à l'ombre du Bocage.*

HELENE. à Pauline.

**T**E voilà fort bien mise.

LUCETTE.

Et moi ma mere ?

HELENE, à Lucette.

Aussi.

(à Pauline.)

Ton futur va venir asseyons-nous ici :

En l'attendant, parlons de lui ma fille.

(*Hélène et Pauline s'asseyent, et Lucette se tient debout.*)

Compagne d'un époux et mere de famille,

(à Lucette.)

Tu dois savoir . . . . ceci pourroit vous ennuyer.

Laissez-nous.

LUCETTE.

Ah maman ! pourquoi me renvoyer ?

Ce qu'elle doit savoir, il faut que je l'apprenne :

Ce seroit pour vous double peine ;

Et la même leçon servira pour nous deux.

HELENE.

Hé bien, demeure ; tu le peux.

Ton pere a fait, Pauline, un choix bien estimable.  
 Une famille honnête, un mari jeune, aimable.

Je crois même assez amoureux :

Tout cela te promet le sort le plus heureux,

Mais ne te laisse pas séduire

A ce bonheur, souvent fragile et passager :

C'est comme les fleurs d'un verger,

Et tu sais que pour les détruire,

Il ne faut qu'un soufle léger.

A I R.

Ne crois pas qu'un bon ménage

Soit comme un jour sans nuage ;

Le meilleur, même au Village,

A ses peines, ses soucis :

Mais les graces de ton âge

Les ont bientôt éclaircis.

L'homme est fier, il est sauvage ;

Mais dans un doux esclavage,

Quand s'est l'ambour qui l'engage,

Il perd toute sa fierté,

Il renonce à son empire ;

C'est en vain qu'il en soupire ;

Un regard sait le reduire :

Il ne faut pour le réduire,

Qu'un souris de la beauté.

Une femme jeune et sage

A toujours tant d'avantage :

Elle a pour elle en partage

L'agrément et la raison :

Douce humeur et doux langage.

Font la paix de la maison.

L U C E T T E.

Je retiens vos leçons, maman ; je les suivrai :

Car j'aurai mon tour ; je l'espere,

Et lorsque mon mari sera bien en colere,

Au lieu de me fâcher, je le caresserai.

Je crains bien que ma sœur ne soit pas si docile.

H E L E N E.

Pourquoi donc ?

L U C E T T E.

Ce pauvre Bazile !

Hier encore ils étoient brouillés.

H E L E N E, *en se levant.*

Que dites vous petite fille ?

P A U L I N E.

Ma sœur, comme vous habillez

S I L V A I N .

L U C E T T E .

Oui, je sçais que je babille  
Quand je vous dis vos vérités.

P A U L I N E .

N'en croyez rien maman, nous nous sommes quittés  
Fort bons amis.

L U C E T T E .

Vraiment ! il a l'ame si bonne,  
Qu'il cède quand vous restez ;  
Et c'est toujours lui qui pardonne.

H E L E N E .

De quoi s'agissoit-il ?

P A U L I N E .

Bazile, hier au soir,  
Au retour des champs, vint me voir,  
Comme vous savez ; lui, ma sœur et moi, nous fîmes  
Dans le jardin cinq ou six tours,  
Et puis, maman, nous nous assîmes :  
Et puis . . .

L U C E T T E .

Et puis, et puis ! voilà bien des détours ;  
Il lui parla de ses amours ;  
Il voulut savoir d'elle-même.

S'il avoit sçu lui plaire, il ne lui demandoit  
Que trois petits mots, je vous aime.  
Son bonheur, disoit-il, sa vie en dépendoit ;  
Hé bien, jamais ma sœur ne voulut les lui dire.

P A U L I N E .

Le devois-je, ma sœur ? maman sçait bien que non.

L U C E T T E .

Maman vous dit par un sourire.  
Qu'elle-même l'eût trouvé bon.  
Voyez un peu le beau mystère  
C'est bien la peine de lui taire  
Ce qu'il peut voir à tout moment.

P A U L I N E .

Quoi, ma sœur ?

L U C E T T E .

Oui, ma sœur, croyez qu'il vous devine ;  
Et moi, qui ne suis pas bien fine,  
Je l'ai vu cent fois clairement.

P A U L I N E .

Vous l'avez vu, ma sœur ?

L U C E T T E .

Oui, je l'ai vu.

H E L E N E .

Comment ?

L U C E T T E .

A I R.

Je ne sçais pas si ma sœur aime ;  
 Mais si jamais je suis de même ;  
 Je dirois bien , c'est de l'amour.  
 Oui , c'est aussi clair que le jour ,  
 Tout aussi clair que le jour.  
 Il est absent ; elle est plaintive ,  
 Et dans ses yeux l'ennui se peint.  
 Mais à peine il arrive ,  
 Une rougeur plus vive  
 Eclate sur son tein.

Son cœur ému ; sa voix craintive ,  
 Ses yeux baissés ,  
 Tout dit assez ;

Tout dit assez que ma sœur aime ;  
 Et si jamais je suis de même ,  
 Je dirai bien c'est de l'amour.  
 C'est aussi clair que le jour ,  
 Tout aussi clair que le jour.

Le plus joli bouquet ,  
 Si c'est moi qui le cueille ,  
 D'un air distrait  
 Elle l'effeuille ,

Soit la rose ou l'œillet.  
 Mais de simple barbeaux ,  
 Si c'est lui qui les donne ,  
 Elle en fait sa couronne.

Ah ! ma sœur , qu'ils son beaux !  
 Tout la trahit , tout dit qu'elle aime ;  
 Et si jamais je suis de même ,  
 Je dirai bien c'est de l'amour.  
 C'est aussi clair que le jour ,  
 Tout aussi clair que le jour.

Oui , maman , oui sans cesse elle en est occupée ;  
 Par aucun autre soin elle n'est dissipée.

A propos de la pluie , à propos du beau temps ,  
 Elle en parle à tous les instants.

Il fait beau , par exemple , elle pense à Bazile :  
 C'est pour lui tout exprès que ce beau jour a lui ;  
 Et s'il vient à pleuvoir elle n'est pas tranquile :  
 Bazile est dans les champs : aura-t-il un asyle ?  
 Il semble en vérité qu'il ne pleut que sur lui.

H E L E N E .

Pauline . qu'en dis-tu parle-moi sans mystere :

## S I L V A I N ;

Tu le sais je suis bonne mere.  
Est-ce bien l'époux qu'à plaisir  
Ton cœur auroit voulu choisir ?

P A U L I N E.

A I. R.

Hé ! comment ne pas le chérir ?  
Il fait son bonheur de vous plaire,  
C'est en me parlant de mon pere,  
En me disant qu'il vous révere,  
Que Bazile a sçu m'attendrir.  
Hé ! comment ne pas le chérir ?  
Il fait son bonheur de vous plaire.  
C'est par vos yeux que je le vis ;  
Je puisai l'amour dans votre ame.  
Vous l'avez nommé votre fils ;  
N'es-ce pas me nommer sa femme ?  
Hé ! comment , etc.

H É L È N E.

Tu me combles de joies : oui , Bazile mérite  
De ton pere et de moi le plus tendre retour.  
Sa récompense est ton amour,  
Et c'est ton cœur qui nous acquitte.

## S C E N E I V.

*Les Acteurs précédents* B A Z I L E.

B A Z I L E.

**T**out le village me l'envie.  
C'est un amour une folie,  
Chacun voudroit l'avoir à soi.  
Et moi je dis elle est à moi,  
Elle est à moi c'est pour la vie :  
Son cœur va me donner sa foi.  
Ah ! que mon ame en est ravie !  
Elle est à moi c'est pour la vie ;  
Son cœur va me donner sa foi.  
Chere Pauline ! et vous sa mere !  
Et vous sa sœur !

Et vous , sa mere !

Et vous sa sœur !

Sentez vous bien tout mon bonheur ?

Où donc est allé son pere ?

Ah ! c'est lui c'est ce bon pere ,

C'est lui qui lit dans mon cœur.

Dès-à-présent vienne l'ouvrage ,

Le labourage ;

Les moissons,  
Les vents, la pluie et l'orage,  
Les chaleurs et les glaçons,  
Pour tout cela j'ai du courage.

Aux cœurs contens  
Tout est bon temps,  
L'hivers. l'été tous est printems.  
Tout le village me l'envie, etc.

H E L E N E.

Tu n'est donc plus fâché?

B A Z I L E.

De quoi?

H E L E N E.

Mais, du refus  
Quelle t'a fait, dit-on, d'avouer quelle t'aime.

B A Z I L E.

Ah! pardon: j'avois tort moi-même;  
Oui, j'avois tort; j'en suis confus.  
J'aurois dû ménager cette pudeur extrême;  
Et je sens que je dois l'en aimer encor plus.

H E L E N E.

Dans sa simplicité, que la nature est belle!  
Va, c'est aussi trop bien penser,  
Bazile; et c'est à moi de t'en récompenser,  
Elle t'aime.

B A Z I L E.

Elle m'aime!

H E L E N E.

Et je le dis pour elle.

Mes enfans, qu'il est doux pour moi de vous unir!  
Mais ton pere, bientôt ne va t'il pas venir?

B A Z I L E.

Mon pere, Il est fâché, je ne puis vous le taire.  
Il a passé chez le Notaire;  
Il a lu le contrat. Il eu est mécontent,  
Et le fait sous ses yeux corriger à l'instant.

H E L E N E.

Que dis-tu là?

B A Z I L E.

Sylvain nous a fait une injure.  
Quoi! sans nous dire un seul mot,  
Il se dépouille, il donne à sa fille une dot!  
Il nous croit donc l'ame bien dure.

H E L E N E.

N'est-il pas juste?

B A Z I L E.

Non, ce n'est pas en agir

En ami véritable. Il nous a fait rougir.

Passé encor s'il étoit plus riche que mon père ;

Mais se priver d'un bien dont nous n'avons que faire ;

Ai-je besoin d'être payé

Pour épouser celle que j'aime ?

Non, sa dot est son cœur ; son bien c'est elle-même :

Nous vous quittons du reste, et l'article est rayé.

H E L È N E, *attendrie.*

Ma fille !

B A Z I L E.

Grace au Ciel, je suis jeune et robuste

Nos champs sont bons, la terre y répond au labeur.

Que nous faut-il de plus ? Non, cela n'est pas juste.

Gardez, gardez vos biens pour la petite sœur.

L U C E T T E.

Le bon frere !

B A Z I L E.

N'ayez pas peur

Que jamais rien manque à ma femme.

P A U L I N E.

Ah, Bazile ! quels droits n'as tu pas sur mon ame ?

*D. u o.*

B A Z I L E.

Avec ton cœur, s'il est fidele,

Qu'aurois-je encore à désirer ?

P A U L I N E.

Si tu ne veux qu'un cœur fidele,

Tu n'as plus rien à désirer.

Ce cœur t'attend.

B A Z I L E.

Le mien l'appelle.

E N S E M B L E.

Il est à  $\left. \begin{array}{l} \text{moi} \\ \text{toi} \end{array} \right\}$  ce cœur fidele.

Qu'amour a bien sçu m'inspirer !

Oui, c'est pour t'adorer

Que je veux respirer.

B A Z I L E.

Il est à moi ce cœur fidele :

Je n'ai rien plus à désirer.

P A U L I N E.

Mais les moins les travaux penibles

Ne vont-ils pas troubler d'heureux loisirs !

B A Z I L E.

Non, non, ils rendront plus sensibles  
Les doux instants de nos plaisirs.

E N S E M B L E.

Que la peine qu'amour partage  
Est un poids léger pour l'amour.

Heureux le soir de revoir }  
                                  } <sup>ton</sup> } <sup>son</sup> ménage ?

Oublieras-tu les }  
Se souvient-on des } fatigues du jour ?

Le soir au sein d'un bon ménage  
Nous oublierons les fatigues du jour.

---

S C E N E V.

S I L V A I N, *les précédens et trois Gardes.*

S I L V A I N, *avec son fusil.*

**R**Entrez, n'ayez pas peur.

H E L E N E,

Qu'avez-vous ?

P A U L I N E et L U C E T T E.

Ah ! mon pere !

S I L V A I N, *à Bazile.*

Amene-les.

H E L E N E.

Je tremble.

P A U L I N E, *à Lucette.*

Il paroît en colere.

B A Z I L E.

Quelqu'un vous attaque ?

S I L V A I N.

Oui, des Gardes sur mes pas.

Laisse-moi seul, te dis-je, et ne t'expose pas.

( *Bazile entre dans la maison, et revient sur la Scène, une hache à la main. Les Gardes, armés chacun d'un fusil, occupent le côté du bois; Silvain et Bazile le côté de la maison. Les femmes sont au milieu du Théâtre.*

S E P T U O R.

L E S G A R D E S.

Arrête ; mets bas les armes.

Rends-toi sans quoi

C'est fait de toi.

L E S F E M M E S.

Soyez touchés de nos larmes.

(*Pauline et Lucette rentrent dans la maison. Basile s'en va de l'autre côté, ayant l'air de suivre des yeux le jeune Dolmon et les Gardes.*)

## SCÈNE VIII.

SILVAIN, HELENE.

**M**ON pere!... où me cacher?

HELENE.

Ah! de mes bras, sans doute, il viendra t'arracher.

D u o.

HELENE.

Dans le sein d'un pere  
Ton cœur va voler.

SILVAIN.

Au nom de mon pere.  
Je me sens troubler.

ENSEMBLE.

SILVAIN.

Mais dût sa colere  
Cent fois m'accabler,  
T'aimer fut mon crime;  
Je suis la victime  
Qui doit s'immoler.

HELENE.

HELENE.

Je vois sa colere  
Sur moi s'exhaler.  
M'aimer fut ton crime;  
Je suis la victime  
Qu'il va s'immoler.

D'un nœud plein de charmes  
Il vient t'affranchir.

SILVAIN.

Il peut à nos larmes  
Se laisser fléchir.

HELENE.

Sa voix menaçante  
Dira: sois soumis.

SILVAIN.

Ma voix gémissante  
Dira: j'ai promis.

ENSEMBLE.

O mon bien suprême!  
Moitié de moi-même!

HELENE.

Je tremble.

SILVAIN.

J'espere

HELENE.

SILVAIN.

Qu'un pere,

HELENE.

Qu'un juge terrible,

SILVAIN.

Qu'un pere sensible

HELENE.

N'aie pour moi la rigueur

De m'arracher ton cœur.

SILVAIN.

N'aura pas la rigueur

De m'arracher ton cœur,

HELENE.

Si ton cœur chancele,

Pour m'être fidele,

Pense à nos enfans.

SILVAIN.

Ta crainte me blesse.

Je sens ma foiblesse;

Mais tu m'en défends.

HELENE.

Que leur tendre mere,  
Qui t'aima toujours,  
Te soit toujours chere.

SILVAIN.

Oui toujours plus chere,  
Qu'en nos plus beaux jours,

ENSEMBLE.

O mon bien suprême !  
Moitié de moi-même !

HELENE.

Je tremble.

SILVAIN.

J'espere.

HELENE.

Qu'un juge,

SILVAIN.

Qu'un pere,

SILVAIN.

Mais à ce combat si pénible,  
Ma femme pourquoi m'exposer ?

C'est à toi... tu n'est pas connue ; il est possible  
Que mon pere à ta voix ne soit pas insensible.

Oui, sans moi, mieux que moi tu sçauras l'appaiser.

## SCENE IX.

BAZILE, SILVAIN, HELENE.

BAZILE,

NE voilà-t-il pas que le pere  
Va nous faire encore du chagrin !

HELENE.

Tu l'as donc vu, Bazile ? est-il bien en colere ?

BAZILE.

Hé vraiment ! c'est lui que je crains.

Comme il a l'air triste et sévere !

Il se promenoit tout là bas ;

J'étois loin, je voyois, mais je n'entendois pas.

Son fils lui parloit ; voici comme

( Il imite la contenance du pere. )

Il l'écoutoit vers le Château

Il a renvoyé le jeune homme ;

Et tout seul, il a pris le chemin du côteau.

SILVAIN.

Je vais donc le voir.

SILVAÏN,  
BAZILE.

Tout-à-l'heure.

SILVAÏN.

Mon ami, laisse-nous.

BAZILE.

Qui moi ! non, je demeure.

SILVAÏN.

Laisse-nous. Va trouver mes enfans. Je te suis.

( *Bazile entre dans la maison.* )

SCÈNE X.

HELENE, SILVAÏN.

HELENE.  
Helene mon cœur se déchire.

HELENE.

Courage, mon ami.

SILVAÏN.

Non.... je sens.... je ne puis....

Fais tout ce que l'amour t'inspire.

Pour moi, je ne sçais où je suis.

SCÈNE XI.

HELENE. *seule.*

RÉCITATIF OBLIGÉ.

IL va venir. Je dois l'attendre.

Je dois paroître devant lui,  
Seule, tremblante, et sans appui....

Ah ! je frémis. je crois entendre

Le cri de la nature élevé dans son cœur :

« Venge-toi, la voilà, c'est elle

» Qui t'a privé d'un fils, qui la rendu rebelle.

» C'est elle qui fait ton malheur. »

Pardonne, ô mon Juge ! ô mon pere !

J'étois jeune et sensible ; et ton fils m'adorois,

Le fol amour nous égaroit.

Mes enfans sont les tiens : ne punis que leur mere...

En les voyant, il les plaindra ;

Pour eux son cœur s'attendrira.....

AIR VIF.

Vaine apparence !

Songe insensé !

Non, non, pour moi plus  
d'espérance.

Non, non, je l'ai trop offensé.

Qu'il abandonne

Ses droits trahis !

Qu'il me pardonne

Ses jour flétris !

Et qu'il couronne

Des nœuds proscrits !

Vaine apparence !

Songez insensé ! d'espérance.  
 Non , non , pour moi plus | Non, non, je l'ai trop offe.

## SCENE XII.

HELENE, PAULINE. LUCETTE.

PAULINE.

**M**On pere vers vous nous renvoie,  
 Maman, de sa douleur il paroît oppressé.

LUCETTE.

Il se cache en pleurant, de peur qu'on ne le voie.

PAULINE.

Seroit-il encor menacé ?

HELENE.

Oui mes enfans. Son Juge, et son maître, et le nôtre ;  
 Va paroître à l'instant. Songez bien l'une et l'autre  
 Que notre sort depend de lui.

Tombez à ses genoux, implorez son appui.

## SCENE XIII.

*Les Acteurs précédens, DOLMON, pere.*

**A**HELENE, PAULINE, LUCETTE  
 H! Monseigneur !

DOLMON, pere.

Que vois-je ? êtes vous la famille  
 De ce chasseur audacieux ?

HELENE.

Je suis sa femme.

PAULINE et LUCETTE.

Et moi sa fille.

HELENE.

Il est criminel à vos yeux ;  
 Mais pour vous appaiser, il n'est rien qu'il ne fa  
 Aux pleurs de ses enfans laissez-vous émouvoir.  
 C'est un pere, un époux, c'est notre unique espoir

DOLMON pere.

Sçavez-vous qu'à l'excès il a porté l'audace.

Quoi ! c'est peu de se révolter ;

Il menace mon fils, il ose l'insulter.

HELENE.

Accablé de votre colere,

Son malheur est de vous déplaire ;

Son crime est de vous affliger.

Mais daignez nous entendre avant de nous juger.

La chasse étoit permise avant votre défense ;

Et dans la bonne foi...

S I L V I A N ,

D O L M O N , *perc.*

C'est là sa moindre offense.

H E L E N E .

Ah ! Je le sais Plus doux , plus humble en son malheur.  
Il devoit se défendre avec moins de chaleur.

Mais dans le repentir dont sa faute est suivie ,

Il vous dira : prenez ma vie ,

Elle est à vous.

D O L M O N , *perc.*

Ma borne , en vous tout se confond ,

Cet air , ce maintien , ce langage . . . .

Vous n'êtes pas née au Village . . .

Et ce silence me répond.

Oui , tout en vous annonce une femme bien née.

H E L E N E .

Je le suis. D O L M O N , *perc.* ,

Quelle destinée

A donc pu vous réduire à cette obscurité ?

H E L E N E .

Un malheur bien étrange et bien peu mérité !

Mais sous cet humble toit , où je suis confiée ,

J'avois trouvé la joie et la tranquillité ;

Et si j'avois fléchi votre cœur irrité ,

Je serois encore fortunée.

D O L M O N , *perc.*

Laissons là ma colère , et parlons du malheur

Qui vous poursuit. H E L E N E .

Il est oublié , s'il vous touche.

Non , vous n'entendrez point de plainte de ma bouche.

Le bonheur est partout : sa source est dans le cœur.

Ici dans une paix profonde ,

Mon époux , mes enfans , voilà pour moi le monde.

Soumis avec constance à son sort rigoureux ,

Mon époux a trouvé des amis généreux :

Ils l'ont aidé. Le tems , le besoin , l'habitude

Ont façonné ses mains aux travaux les plus dur.

D'élever mes enfans , moi j'ai fait mon étude.

De tendres soins , mêlés de peu d'agitation ,

Un repos , un sommeil , un reveil doux et sûrs ;

Ce sont là nos plaisirs dans cette solitude.

Il en est de plus vifs , mais non pas de plus purs.

D O L M O N , *perc.*

Hélas que je vous porte envie !

Vous goûtez , croyez-moi , les vrais biens de la vie.

Vous regnez sur des cœurs que vous avez formés ;

Vous aimez vos enfans ; vous en êtes aimé ; (Bas.)

Et moi !... j'ai des enfans, mais, trop malheureux pere !  
L'un est perdu pour moi l'autre me desespere.  
(Haut.) Ah ! j'ai bien des chagrins !

HELENE.

Je les partagerai.

DOLMON, pere.

En vous faisant du bien, je les adoucirai.

Vos filles approchent de l'age

Où l'on s'établit ; pensez-vous !

A les marier au Village ?

HELENE.

Oui, l'ainée est promise : elle aura pour époux

Le fils d'un voisin qui nous aime.

Sans ce qui vient de se passer,

Ils épousoient aujourd'hui même.

Mon mari pour la noce étoit allé chasser.

DOLMON, pere.

Et c'est moi qui trouble la fête !

Pardon ; j'ai mal fait d'écouter

Un jeune homme imprudent ; dont je connois la tête.

(A Pauline.) Ma fille, je veux vous doter.

HELENE et PAULINE.

Ah ! Monseigneur ! LUCETTE.

Et moi Monseigneur !

DOLMON, pere à Lucette.

Oui, j'espere,

Mon enfant, vous doter aussi ;

Quand vous aurez quinze ans.

LUCETTE.

Je ne tarderai guere.

DOLMON, pere.

Je vous le promets.

LUCETTE.

Grand merci.

DOLMON.

Oui, je veux leur servir de pere.

HELENE, avec transport.

Ah ! mes enfans ! (Elles tombent à ses pieds)

DOLMON les releve.

C'est trop pour des légers bienfaits. (A part.)

Leur sensibilité m'arrache aussi les larmes (A Hélele.)

Je veux voir votre époux.

HELENE, tremblante.

Mon époux ? non jamais

Il n'osera.

DOLMON, pere.

Qu'il vienne ; et soyez sans alarmes.

Qu'il vienne, je le veux. (*Helene rentre dans la maison.*)

SCENE VIX.

DOLMON, *pere*, LUCETTE, PAULINE.

LUCETTE.

Nous ferez-vous l'honneur  
D'assister à la noce ? DOLMON, *pere*

Oui. si l'on m'y convie.

En serez-vous bien aise ?

LUCETTE.

Ah ! j'en serai ravie.

Que vous êtes aimable ! Entendez-vous ma sœur.

DOLMON, *pere*.

Vous m'aimerez donc bien !

LUCETTE.

Ah ! de tout mon cœur.

T R I O.

PAULINE et LUCETTE.

Venez ; venez vivre avec nous ;

C'est ici que l'on s'aime !

DOLMON, *pere*.

Oui, je viendrai vivre en paix avec vous,

PAULINE et LUCETTE.

C'est un plaisir si doux

Que d'aimer qui nous aime !

DOLMON, *pere*.

Oui, je viendrai le gouter avec vous ;

Ce plaisir pur, ce bien suprême.

PAULINE et LUCETTE.

Venez, venez vivre avec nous ?

DOLMON, *pere*.

Oui, je viendrai vivre avec vous.

PAULINE.

Mon pere a si bon cœur !

LUCETTE.

Et ma mere !

PAULINE.

Et Bazile !

E N S E M B L E.

Dans cet asyle

Tout est tranquille,

Jamais de bruit, jamais d'humeur ;

N'ayez pas peur.

Tout est tranquille.

DOLMON, *pere*.

Calme enchanteur,

Où tout inspire,  
Où tout respire  
La paix du cœur!

PAULINE et LUCETTE.

Oui, tout respire,  
Tout nous inspire  
La paix du cœur!  
Venez, etc.

DOLMON, *pere.*

Les jolis enfans!... quelle joie!...

Mais, hélas! le Ciel ne l'envoie

Qu'à ces pauvres gens-là, qui n'ont pas d'autre bien.

Ah! je donnerois tout le mien....

PAULINE.

Vous vous plaignez! LUCETTE.

Ma sœur, avec nous il s'ennuie.

PAULINE.

Avez-vous du chagrin? (*Elle lui baise les mains*)

DOLMON, *pere.*

Que vous m'attendrissez!

Mes enfans!... vous me caressez!

LUCETTE.

Je vois couler vos pleurs! Ah! que je les essuie.

(*Avec son tablier, elle veut essuyer les pleurs de Dolmon.*)

DOLMON, *pere.*

Ce qui se passe en moi ne peut se concevoir.

Je sens un plaisir à les voir!

J'éprouve un charme à les entendre!

C'est en vain que je m'en défends;

Je n'éprouvai jamais de sentiment si tendre. (*Il les embrasse.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

*Les acteurs précédens, SILVAIN, HELENE BAZILE.*)

SILVAIN.

CIEL! que vois je mon pere embrasse mes enfans!

DOLMON, *pere* Dieu! mon fils!

SILVAIN.

A vos pieds vous voyez ce rebelle.

Ma femme, mes enfans, tombez à ses genoux.

DOLMON *pers, tendrement.*

Ah! malheureux! HELENE.

Je suis la seule criminelle.

DOLMON, *pere.*

Quoi! c'est là ta femme?

SILVAIN.

Punissez le pere et l'époux ;  
 Pardonnez aux enfans , à l'épouse fidele ;  
 Ils sont innocens.

D O L M O N , *pere*                      Levez-vous.  
 ( *En embrassant son fils.* )

De quinze ans de chagrins , voilà donc la vengeance.

SILVAIN.

Ah ! mon pere !                      D O L M O N , *pere.*

Je cede , et je sens qu'avec vous  
 Mon cœur étoit d'intelligence.

SILVAIN.

Ce n'est pas tout : j'ai pour amis.  
 Ce jeune homme et son pere ; et je leur ai promis...

B A Z I L E , *tristement.*

Vous n'avez rien promis. Je n'y dois plus prétendre.

Qu'elle me plaigne , c'est assez.

D O L M O N , *pere.*

Des services qu'ils t'on pu rendre ,

Ils seront bien récompensés :

Je le prends sur moi.

SILVAIN.

Non ; mon pere .

Ce que j'ai fait dans la misere ,  
 Je n'en rougirai point dans la prospérité.

Bazile a ma parole ; et le cœur de ma fille

Est un prix qu'ils ont mérité.

Elevez jusqu'à vous une honnête famille.

Mon pere ; encor ; ce trait de générosité.

D O L M O N , *pere.*

Oui , je me rends , mon fils , et ta reconnoissance

Force mes préjugés à respecter ses droits.

Viens , Bazille : il est bon de montrer quelquefois

Que la simple vertu tient lieu de la naissance.

C H Œ U R .

Rien de si tendre qu'un bon pere.

C'est du ciel le plus heureux don.

S'il veut punir dans sa colere ,

L'Amour est là qui lui dit , non.

Il a beau faire le severe ;

Non ; ce n'est jamais tout de bon.

Dans ses regards c'est la colere ;

Mais dans son cœur c'est le pardon.

Aimons le bien ce tendre pere :

C'est du ciel le plus heureux don.

D O L M O N , *pere* , *avec le cœur.*

Une ame tendre pour un pere ,

Est du ciel le plus heureux don.